

**ET SI LA MORT AVAIT
QUELQUE CHOSE À DIRE**

Denis Savard¹

Une bien curieuse aventure nous est arrivée hier: nous avons oublié que nous devons mourir.

Pierre Chaunu

Le retour de la mort est un grand événement de civilisation.

Edgar Morin

Une perte de mémoire

La mort?... N'en parlez surtout pas! Mieux encore, n'y pensez pas. C'est simple: oubliez-la! Faites comme si elle n'existait pas. Et, pour n'avoir pas à y penser, «pré-arrangez-

¹ **Professeur au département des sciences religieuses à l'Université du Québec à Montréal.**

vous» et confiez ainsi à d'autres le soin de prévoir les dispositions nécessaires! Ils s'occuperont de tout, le moment venu, rapidement et proprement. Auparavant, la médecine se sera chargée de vos derniers moments. Mais d'ici-là, bon Dieu, oubliez tout ça et, que diable, vivez! Telle est l'attitude dominante des sociétés modernes face à la mort. Pour nommer cette attitude et le rapport à la mort qui lui correspond, on a parlé de la «mort interdite», on a dit qu'elle était devenue tabou et que les sociétés industrialisées s'étaient en quelque sorte spécialisées dans le déni systématique de la mort. «Tel est sans doute le grand changement... Aujourd'hui, la mort est l'anti-vie, seuil absolu béant sur le vide, négation totale de l'existence. Il importe donc de l'oublier au plus vite en attendant que la science finisse par avoir sa peau.»²

On comprend que le fait de considérer la mort comme l'anti-vie et le mal suprême ait pu générer une attitude de rejet systématique. Devenue non-sens, la mort a été évacuée de notre vision du monde. L'esprit humain tolère difficilement ce qui n'a pas de sens et l'oubli devient alors un mécanisme de défense très utile et efficace. Tout en nuancant cependant l'opposition trop catégorique mise de l'avant par plusieurs entre la mort traditionnelle, «apprivoisée», acceptée, douce et sereine et la mort occidentale - comme si c'était d'hier que la mort nous faisait horreur! -, il semble bien qu'on ait raison de penser que l'homme moderne est plus démuné que jamais devant elle et que son attitude de déni est plus radicale.

On a tenté de reconstituer et de comprendre l'histoire et le développement de cette perte de mémoire. Parmi les facteurs proposés, nous retenons celui de la longue sécularisation de la pensée occidentale, fascinée et mobilisée, depuis le XVIII^e siècle en particulier, par le développement spectaculaire des sciences de la nature et des sciences de l'homme de même que par celui de la technologie et des «moyens» de communication. Parallèlement,

² **Louis-Vincent Thomas, *Mort et pouvoir*, Paris, Payot, 1978, p. 63.**

la vision religieuse de l'existence - celle qui donnait sens à la mort - perdait à ses yeux de son attrait au profit de la «raison» qui, à l'aide de la science et de la technologie, devait rendre compte de tout le réel et, à la longue, régler tous les grands problèmes de l'humanité. «L'idée de progrès semblait évidente à la fois comme direction assurée et comme progression effective.»³

C'est dans ce contexte des sociétés modernes industrialisées et sécularisées que s'est progressivement développée une conception de l'existence humaine - on a même parlé d'une «idéologie de la vie»⁴ - qui tend à la réduire à ses dimensions économiques de production et de consommation et qui fétichise ses aspects les plus extérieurs et les plus matériels: l'accumulation de biens et la réussite financière par exemple, la jeunesse et la beauté physique, le quantifiable et le mesurable sous toutes ses formes, la vitesse et l'exploit sportif au risque d'y laisser sa peau...

Il y a plus. La logique même de cette vision des choses survalorise et stimule à l'excès notre côté le plus narcissique et le plus individualiste en multipliant les appels à l'excellence, à la performance, à la concurrence et à la croissance. Toujours plus, toujours plus gros, toujours plus grand! On comprend que dans de telles perspectives le fait d'avancer en âge et de vieillir soit perçu comme une sorte de fatalité inévitable, comme un rétrécissement et une fermeture progressive de la vie. On comprend également que la mort y apparaisse comme une catastrophe absurde, le mal suprême. Puisqu'elle est la fin du «moi», la mort est la fin de tout, elle est vraiment l'anti-vie qu'il faut oublier à tout prix.

³ **Edgar Morin, *Pour sortir du vingtième siècle*, Paris, Fernand Nathan, 1981, p. 335.**

⁴ **Pierre-Philippe Druet, *Pour vivre sa mort*, Paris, Lethielleux/Namur, Culture et vérité, 1981, p. 28 et sq.**

Notre propension à l'oubli a été renforcée et facilitée par la médicalisation de la mort. En l'espace d'une génération, la mort s'est déplacée du domicile familial vers les institutions de santé, l'hôpital d'abord et ensuite le centre d'accueil. Un ensemble de facteurs ont contribué à cette institutionnalisation du mourir, dont le formidable développement de la recherche et de la pratique médicales et leur lutte acharnée pour faire reculer les frontières de la maladie et de la mort. Tout cela faisait évidemment notre affaire. «Elle» était prise en charge par d'autres, par ceux-là mêmes qui se donnaient précisément pour mission de l'éloigner le plus possible. Tout était donc pour le mieux dans le meilleur des mondes!

Un réveil brutal

Mais les choses ne se sont pas passées comme prévu. Les hôpitaux, nous aurions dû le savoir, sont faits pour soigner et guérir les malades, pas pour les voir mourir. L'idéologie et la gestion hospitalières - tout comme la formation des soignants - sont orientées dans ce sens. L'apparition massive de la mort dans les murs de l'hôpital a donc provoqué, chez le personnel médical et infirmier, un profond malaise qui s'est traduit dans des attitudes et comportements préjudiciables au malade: «peur, évitement, usage de plaisanteries lourdes, dépersonnalisation, refermement sur soi, anxiété, utilisation de différents mécanismes de défense tels le déni de l'imminence de la mort et de son irréversibilité»⁵. La recherche a bien mis en évidence les relations entre un tel malaise du personnel hospitalier et les pénibles conditions dans lesquelles les gens meurent à l'hôpital, c'est-à-dire isolés, mal informés, livrés aux mains d'un personnel incapable de leur apporter chaleur et soutien dans ce qui est sans doute l'expérience la plus difficile que nous aurons tous à vivre.

⁵ **Denise Badeau, Joseph Lévy, «Le soleil noir», *Frontières*, Vol. 1, no 3, 1989, p. 19.**

La prise de conscience des conditions souvent misérables dans lesquelles les gens meurent aujourd'hui dans nos institutions a incité des pionniers - le plus souvent des femmes - à chercher des solutions alternatives et nous assistons au Québec par exemple, depuis une quinzaine d'années, à la naissance de nombreux projets et réalisations qui ont tous pour objectifs de transformer les conditions dans lesquelles meurent nos contemporains.

Ces réalisations prennent plusieurs formes. Il y a la structure indépendante de l'hôpital, l'«hospice» anglais qu'on appelle chez nous «maison»; il y a l'unité de soins palliatifs géographiquement délimitée à l'intérieur de l'hôpital; il y a, toujours à l'intérieur de l'hôpital, l'équipe volante multidisciplinaire ou la formule de quelques lits réservés dans un département de médecine, de chirurgie, d'oncologie ou de pneumologie; il y a des organismes très variés et très nombreux de soins et/ou de soutien à domicile; il y a des formules mixtes, c'est-à-dire des organismes qui travaillent à plusieurs niveaux; il y a des groupes d'entraide de toutes sortes, plusieurs programmes de formation, des coopératives funéraires comme celle de l'Estrie qui se préoccupent d'éducation populaire et divers mouvements communautaires comme le Mouvement «Responsables jusqu'à la fin» qui fait la promotion du *Testament de fin de vie*.

Ce qui caractérise l'ensemble de ces réalisations - il s'agit d'un véritable mouvement social -, c'est la volonté d'aider et de soutenir ceux d'entre nous qui sont confrontés à la mort, la leur ou celle des autres. C'est aussi la prise de conscience très vive des limites d'un rapport à la mort fondé sur le seul déni: refuser de penser la mort, n'est-ce pas du même coup refuser de penser la vie dans son intégralité? Fuir la mort, n'est-ce pas également se couper de quelque chose d'essentiel? «Qui apprendrait es hommes à mourir leur apprendrait à vivre», disait en effet Montaigne. La mort aurait donc quelque chose d'important à nous dire... Et si nous l'écoutions? Et si, pour l'écouter, nous interrogeons les intervenants qui travaillent auprès des personnes

confrontées à la mort? Qu'ont appris ces hommes et ces femmes à travailler ainsi aux frontières de la vie et de la mort?⁶

Qu'apprend-on à côtoyer la mort?

D'abord à «porter» des questions. Comme nous le suggère notre culture, on peut tenter d'oublier et de nier la mort et on peut même y parvenir pendant un certain temps. Mais lorsqu'elle frappe trop près de soi ou lorsque, professionnellement ou bénévolement, on la côtoie régulièrement, ce n'est tout simplement plus possible. Alors, du fond de la conscience, émergent les questions. Pourquoi faut-il que nos vies soient ainsi secouées par des pertes parfois déchirantes? Quel est le sens de cette étrange aventure - la vie - qui, à travers une série de pertes plus ou moins importantes et douloureuses, nous conduit tous irrémédiablement à la plus grande des pertes? Si la mort n'a pas de sens, la vie peut-elle encore en avoir un?

La proximité de la mort renvoie donc les intervenants, non pas à un niveau théorique et abstrait, mais d'une façon radicale et urgente, à la question du sens de la vie et de la mort. La souffrance et la mort des gens qu'ils côtoient font en sorte que cette question reste toujours vivante en eux, qu'ils sont pour ainsi dire forcés de cohabiter avec elle et qu'ils développent même parfois la conviction que le secret ultime de la vie ne peut nous être révélé si nous ne la pensons pas dans son intégralité, c'est-à-dire en y incluant la mort. On commence alors à soupçonner qu'on ne peut la réduire à n'être que l'anti-vie et le mal suprême.

6 Nous reprenons dans ce texte, en les redéployant et en les complétant, des idées déjà présentées dans «Aimer la vie... et côtoyer la mort», paru dans *Frontières*, Vol. 1, no 3, 1989. Nous y tentions un bilan de huit années de travail dans un programme de formation à l'UQAM, avec des hommes et des femmes qui assistent des personnes confrontées à la mort et de trois ans d'intervention bénévole à l'Unité des soins palliatifs de l'Hôpital Notre-Dame de Montréal.

Nous sommes donc en plein paradoxe. Il faut, semble-t-il, s'approcher de la mort pour découvrir qu'elle n'est pas qu'une catastrophe inévitable et pour en redécouvrir un autre aspect, une face cachée, celle à laquelle pensait peut-être Félix Leclerc quand il chantait: «C'est grand la mort, c'est plein de vie dedans». Tout se passe en effet comme si la proximité de la mort permettait aux personnes qui y sont directement confrontées et, à un moindre degré, à celles qui les assistent, d'apercevoir la vie d'un point de vue particulier qui leur permet de saisir plus facilement ce qu'elles appellent parfois l'«essentiel»: on n'a plus le temps, quand il se fait aussi tard, de se perdre dans l'accessoire.

Mais qu'est-ce donc qui est «essentiel»?

Mais qu'est-ce qui apparaît «essentiel» à ceux et celles qui se préparent à partir? À l'heure du bilan final, il semble bien que ce qui importe n'est pas d'abord la somme des biens que nous avons pu accumuler ni la liste de nos performances et de nos exploits de tout genre, mais la qualité des liens privilégiés que nous avons créés, pour le meilleur ou pour le pire: une femme, un homme qu'on a aimé profondément, des enfants pour qui on était prêt à tout donner, des amis inconditionnels, mais aussi un conjoint avec qui la vie a été plutôt difficile, un enfant, une amie avec qui les liens ont été brutalement coupés... Source des plus grandes joies, des peines les plus profondes et des soucis les plus inquiétants, ces liens privilégiés apparaissent vraiment comme ce qui donne à la vie son sens profond et sa saveur particulière. Témoins de l'importance centrale que prend aux yeux des personnes confrontées à la mort l'expérience d'aimer et d'être aimé, ceux qui les assistent sont ainsi renvoyés à leur propre vie.

Cette importance centrale des relations privilégiées se vérifie également dans le deuil. Perdre une personne qu'on aime profondément est une des expériences les plus douloureuses et les plus difficiles. Cette expérience est brisure, coupure, arrachement et perte de celui ou de celle dont la présence vivante

donnait sens et chaleur à la vie. Pendant des années, jour après jour, on avait tissé ce lien précieux qui enracinait dans la vie. La mort vient le détruire et on se sent tout à coup glisser dans le vide. La vie s'écroule. Elle perd son goût, sa saveur, son sens. C'est le désert, le vide, le froid. Ceux qui assistent les endeuillés et qui les aident à traverser cette période de désarroi et, à la suite de la reconstruction, du retour à la vie, réalisent à quel point nos relations privilégiées sont pour nous quelque chose d'essentiel et de vital, à quel point nous sommes définis, construits et même constitués par ces relations.

De même le taux de plus en plus élevé de suicides pose à nos sociétés des questions radicales et les chercheurs qui essaient d'y répondre sont frappés de découvrir à quel point *on ne peut pas vivre* si on ne réussit pas à créer avec son entourage des liens significatifs.

Le dépassement du moi

La fréquentation de la mort renvoie aussi les intervenants, de façon plus large encore, au type de rapports qu'ils entretiennent avec les autres et avec la vie et elle les invite à dépasser tout ce qui est rapport de possessivité avec les êtres et avec les choses. Il est sans doute normal, dans la première partie de la vie, d'être mobilisé par des objectifs de survie biologique d'abord et ensuite par l'urgence de s'affirmer comme individu et de développer un ensemble d'attitudes «égocentrées» comme la tendance à désirer pour soi, à acquérir, à posséder, à conserver en permanence ce qu'on possède, la poursuite de ses intérêts, le désir de «performer» et de réussir, parfois même au détriment des autres, la croyance enfin que le bonheur découle de l'accumulation de biens et du prestige que ses «performances» auront mérité.

Mais la proximité de la mort rend dérisoire et insatisfaisant ce type d'attitudes parce qu'elle nous rappelle que nous serons dépouillés de toutes nos possessions et de toutes nos médailles. Elle nous invite ainsi à une longue transformation - qui est peut-

être notre tâche essentielle -, elle nous invite à passer d'un rapport à la vie dominé par l'affirmation de soi, le narcissisme, la possessivité, la maîtrise et le contrôle à un autre caractérisé par l'ouverture du coeur et de l'esprit et par un désir de communier avec les êtres plutôt que de les posséder.

La conscience de la mort nous invite donc à élargir une conscience trop exclusivement obnubilée par le moi et à redécouvrir un sentiment d'appartenance à quelque chose de beaucoup plus grand que ce moi: appartenance à une famille, à un groupe humain, à un peuple, à la famille humaine dans son ensemble; appartenance à la nature, à l'univers ou au cosmos; appartenance à la vie (qui inclut la mort) et, si l'on y croit, au divin. À cet élargissement de la conscience correspond une façon de comprendre la mort qui ne la réduit pas à sa face cruelle. Si je suis enfermé dans les limites de mon individualité, de mon petit moi et de sa soif de posséder, la mort est en effet scandale absolu, absurdité totale et catastrophe irrémédiable puisqu'elle est destruction du moi. Si au contraire je me saisis comme faisant partie d'un tout beaucoup plus grand que moi, si j'ai le sentiment presque physique d'appartenir à la Vie et de m'abandonner à cette Vie qui inclut la mort, je puis peut-être développer un autre rapport à la mort où elle cesse d'être l'ennemie par excellence.

Retour de la mort et spiritualité

«Le retour de la mort est un grand événement de civilisation et le problème de convivre avec la mort va s'inscrire de plus en plus profondément dans notre vivre. Ceci débouche sur un comment-vivre, dont la dimension est à la fois personnelle et sociale.»⁷ En posant, comme nous l'avons vu, la question du sens de la vie et de la mort, en suggérant que l'expérience d'aimer et d'être aimé est au centre de la réponse à cette question, en invitant à dépasser un rapport au monde trop exclusivement

⁷ **Edgar Morin, «Introduction» de la deuxième édition de *L'homme et la mort*, Paris, Seuil, 1976, p. 14.**

centré sur le moi et à redécouvrir une appartenance à quelque chose de beaucoup plus vaste que le moi empirique, la conscience de la mort renvoie directement à quelques intuitions centrales des grandes traditions spirituelles.

On a cru, à une époque pas très lointaine, que la perte de prestige et de pouvoir des religions instituées - le phénomène de sécularisation auquel nous faisons allusion plus haut - allait entraîner la disparition plus ou moins rapide de la quête spirituelle. Il semble bien que c'était une erreur. L'importance de la dimension spirituelle dans le mouvement social et culturel qu'est le retour de la mort est au contraire très significative. Mais cette quête spirituelle n'est cependant plus le monopole d'une religion instituée. Elle déborde de partout le territoire de la religion instituée. Elle est plurielle, s'abreuve à des sources multiples et se sent plus libre à l'égard de toutes les «autorités» qui voudraient la récupérer et la contrôler.

Il n'en reste pas moins vrai que l'importance centrale accordée à l'expérience d'aimer, au dépassement du moi et au sentiment d'appartenance à plus grand que soi renvoie directement aux intuitions centrales des grandes spiritualités, à leur message essentiel - par-delà l'accessoire, le dérisoire et les limites qui caractérisent toute pensée, même la plus géniale ou la plus généreuse, dès lors qu'elle est portée par une institution. «Celui qui n'aime pas demeure dans la mort.» Cette phrase de saint Jean demeure percutante et elle rejoint les différentes traditions spirituelles qui suggèrent toutes le dépassement d'un état d'esprit dominé par la conscience du moi.

La mort, quand elle frappe près de nous, pose de façon brutale la question de ce qui vient après. Tant qu'on n'est pas directement touché, on peut écarter cette question et tenter de faire comme si elle n'existait pas. Dans nos sociétés sécularisées, cette question de notre destin *post-mortem* est même devenue quelque peu embarrassante. Mais pour les gens confrontés directement à la mort et pour ceux qui les assistent, quelque soient les distances qu'ils aient pu prendre vis-à-vis le religieux

«officiel», cette question reste posée et ouverte. Elle a été récemment alimentée par les nombreux récits de personnes réanimées et par les études qui leur ont été consacrées. S'il est un peu tôt pour se prononcer sur la valeur et la portée de ces expériences particulières de conscience liées à la proximité de la mort, il est certainement trop tôt pour les balayer du revers de la main, comme certains représentants de la Science ou de la Religion ont tendance à le faire. Elles constituent un phénomène important qu'il faut étudier avec toute la rigueur et l'intelligence possible et elles font désormais partie de l'imaginaire collectif sur l'au-delà.

* * *

Les intervenants, professionnels et bénévoles, qui acceptent d'assister ceux qui sont confrontés à la mort, vivent une expérience bien particulière. Dans une société où la mort est à ce point mal vue qu'on la considère souvent comme le mal suprême, ces intervenants témoignent d'une expérience étrangère à nos contemporains. Même s'ils sont les premiers à reconnaître la face cruelle de la mort et même s'ils ont appris, parfois à leurs dépens, que la mort - comme le soleil - peut brûler ceux et celles qui s'en approchent sans précaution, ces intervenants ont découvert, non seulement qu'on peut aimer la vie et côtoyer la mort, mais que la conscience de la mort peut enrichir la vie.